

Mais je voulus en parler encore. Je refoulai au-dedans de moi ces pleurs méprisables qui ne me soulageaient point, et n'aboutissaient qu'à la rendre malheureuse ; puis j'argumentai, je plaidai contre elle avec tout le calme possible. Tout cela ne servit de rien. Elle me fit répéter par deux fois la promesse de passer ma vie auprès d'elle, quand elle serait mariée, et ensuite m'adressa, de but en blanc, une question qui mit à l'improviste sur une voienouvelle la douloureuse sympathie qu'elle m'inspirait.

— Pendant notre séjour à Polesdean, me dit-elle, vous avez reçu, Marian, une lettre ? . .

Sa voix altérée, la soudaineté avec laquelle son regard s'écarta de moi, tandis qu'elle me dérobait son visage en le posant sur mon épaule, l'hésitation qui lui coupa la parole avant que sa question fut achevée, tout cela m'apprit, et m'apprit trop clairement, à qui avait trait cette curiosité craintive, n'osant s'exprimer qu'à demi.

— Je croyais, Laura, que vous et moi ne devions plus jamais faire allusion à ce jeune homme, lui dis-je avec douceur,

— Vous avez reçu une lettre de lui ? reprit-elle, insistant.

— Oui, répondis-je, puisque vous voulez le savoir.

— Comptez vous lui écrire encore ?

J'hésitais devant cette question. Je n'avais pas voulu lui parler de cet exil auquel il s'était condamné, ni de la part que j'avais eue dans l'exécution de ses projets, dans la réalisation de ses espérances nouvelles. Comment donc répondre à ma sœur ? Dans le pays où il était allé aucune lettre ne pouvant lui parvenir, d'ici à plusieurs mois. d'ici peut-être à plusieurs années.

— Supposons que j'aie l'intention de lui écrire encore, dis-je enfin. Qu'en attendez-vous, Laura ? . .

La joue appuyée à mon cou devint tout

aussitôt brûlante ; les bras qui m'entouraient frémirent, et leur étreinte devint plus sensible.

— Ne lui parlez pas du "vingt-deux" murmura-t-elle à mon oreille. Promettez-moi, Marian, — promettez-moi, je vous le demande en grâce, que, dans votre prochaine lettre, vous ne mentionnerez pas mon nom . .

Je promis, et nulle parole ne saurait exprimer avec quel sentiment de tristesse je contractai ce douloureux engagement. A l'instant même, elle retira le bras passé autour de ma taille, fit quelques pas vers la fenêtre, et y demeura debout, me tournant le dos et regardant au dehors. Le moment d'après, elle reprit la parole, mais sans se retourner, et sans qu'il me fût possible d'entrevoir, à la dérobée, le moindre jeu de sa physionomie.

— N'allez-vous pas remonter chez mon oncle ? me demanda-t-elle. Voulez-vous lui dire que je consens à tous les arrangements qu'il jugera les meilleurs ? . . . Ne vous faites pas scrupule de me quitter, Marian ; pour un peu de temps, je serai mieux toute seule . . .

Je sortis. Si, dès que je fus dans le couloir, j'avais pu, en levant un de mes doigts, déporter M. Fairlie et sir Percival Glyde à l'autre bout de la terre, ce doigt ne fût pas longtemps resté dans ma poche. Mon malheureux caractère l'emportait encore, et j'aurais immédiatement cédé à mon envie de pleurer, si la chaleur de ma colère n'avait fait évaporer toutes mes larmes. Les choses dans cet état, je me précipitai dans la chambre de M. Fairlie, et, après l'avoir apostrophé, le plus durement possible, d'un : "Laura consent au vingt-deux !" — je sortis tout aussi vite que j'étais entrée, sans lui laisser le temps de répondre un mot. J'ai, de plus, jeté les portes derrière moi, et compte bien avoir ébranlé le système nerveux de M. Fairlie pour tout le reste de la journée.

(28 novembre.) — J'ai relu ce matin la lettre d'adieu du pauvre Hartright, un doute étant survenu dans mon esprit, depuis hier, sur le point de savoir si j'ai bien fait de cacher à Laura la nouvelle de son départ. Toutes réflexions faites, je crois encore que je suis dans le vrai.

Le départ de Walter nous a ôté, de tous nos amis, le plus dévoué ; celui sur lequel nous pouvions le mieux compter à l'heure critique, si jamais cette heure sonne pour nous, c'est de songer qu'en nous quittant, il va s'exposer aux dangers d'un climat pernicieux, d'un pays encore sauvage, habité par des populations sans frein. Il y aurait cruauté, en même temps que franchise, à mettre Laura au courant de tout ceci, sans une évidente, une urgente nécessité.

Je me demande presque si je ne devrais pas faire un pas de plus, et brûler immédiatement cette lettre qui pourrait, un jour ou l'autre, tomber en mauvaises mains. Non-seulement il y est parlé de Laura dans des termes qui doivent à jamais rester un secret entre mon correspondant et moi, mais il y revient sur les soupçons qu'il a conçus, — soupçons obstinés, inexplicables, alarmants au suprême degré, sur l'espionnage secret auquel il est en butte depuis son départ de Limmeridge. Il déclare avoir reconnu, parmi la foule qui encombraient les quais de Liverpool, au moment où l'expédition s'embarquait, deux individus qui le suivaient constamment à la piste dans les rues de Londres ; et il affirme positivement, qu'au moment de descendre dans le bateau, il a entendu prononcer derrière lui le nom d'Anne Catherick.

Il ajoute, en propres termes : "Ces incidents ont une portée ; ces incidents doivent amener un résultat. Le mystère d'Anne Catherick n'est pas encore dévoilé ; peut-être ne la retrouverai je jamais sur ma route ; mais si vous la rencontrez, miss Halcombe, tirez meilleur

parti que je n'ai fait de cette précieuse occasion ! . . . Une forte conviction dicte mes paroles. Je vous supplie de les garder en votre mémoire." Telles sont les expressions dont il se sert. Nul danger que je les oublie. Je ne suis que trop disposée à repasser en mon souvenir toutes les paroles d'Hartright qui me rappellent Anne Catherick. Mais, véritablement je courrais des risques en gardant cette lettre. Le moindre accident pourrait la faire tomber en des mains étrangères. Je puis être malade ; je puis mourir. — Mieux vaut la brûler de suite, et compter, parmi tant d'autres, une anxiété de moins.

La voilà brûlée ! . . . Les cendres de sa lettre d'adieu, — de la dernière, peut-être, qu'il m'adressera jamais, — voltigent dans le foyer, fragments noircis et méconnaissables. Est-ce donc là le triste dénouement de cette histoire si triste ? . . . Oh ! non, — bien certainement, non, tout n'est pas déjà fini entre nous !

(29 novembre.) — On a commencé les préparatifs du mariage. La couturière est venue prendre les ordres qu'on avait à lui donner. Laura est tout à fait impassible, tout à fait étrangère à cette grande question qui intéresse si fortement la vanité personnelle des autres femmes. Elle abandonne toute initiative à la couturière et à moi. Si notre pauvre Hartright eût été à la place du baronnet, et que le choix paternel fût tombé sur lui, qu'elle autre attitude aurait eue ma sœur ! que de menues inquiétudes ! que de charmants caprices ! et que les faiseuses de robes, même les meilleures auraient eu de peine à la contenter !

(30 novembre.) — Nous avons chaque jour des nouvelles de sir Percival. Sa dernière lettre nous apprend que pour achever convenablement les embellissements de son château, il lui faut encore de quatre à six mois. Si les peintres,